





APAISER NOS TEMPÊTES

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

*Windfalls*, Atria, New York

© 2004, Jean Hegland

Préface © 2021, Jean Hegland

Pour la traduction française :

© Phébus/Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-7529-1235-0

JEAN HEGLAND

APAISER  
NOS TEMPÊTES

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
NATHALIE BRU

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



## PRÉFACE

### À L'ÉDITION FRANÇAISE

Il y a trois décennies, lorsque j'ai appris que j'étais enceinte de mon premier enfant, ce qui n'était pas du tout prévu, je me suis sentie complètement démunie. J'avais trente ans, j'étais mariée, tout allait bien dans mon couple, je menais une carrière épanouissante, que je comptais poursuivre après la naissance du bébé. J'avais toujours eu l'intention d'avoir des enfants, un jour. Mais quand le test de grossesse s'est révélé positif, ma réaction fut beaucoup moins optimiste.

À l'exception de ma mère bien-aimée, j'avais eu peu de modèles maternels. J'étais la première à attendre un bébé, avant mes sœurs, et l'une des premières parmi mes amies. Je n'avais pas passé de temps en compagnie de jeunes enfants depuis une brève expérience de baby-sitter, près de vingt ans plus tôt. Fixant sans y croire l'implacable barre témoin du test de grossesse, je n'avais qu'une seule certitude : je ne savais absolument pas dans quoi je m'embarquais.

Ma grossesse a suivi son cours. Ma fille me rouait de

coups comme si elle s'entraînait à devenir boxeuse. Peu à peu, la pleine lune de mon ventre a éclipsé mes pieds. Les nausées, censées prendre fin au bout de trois mois, ont continué sans faiblir. J'avais l'impression que l'étrangère qui grandissait dans mon corps avalait toute ma vie. En une sorte de désespoir silencieux, j'en vins même à me demander ce qui pouvait bien pousser à choisir d'avoir des enfants.

Dès l'arrivée de ma fille, pourtant, au-delà du soulagement de voir s'achever neuf mois et demi de nausées continuelles, j'ai été sidérée par l'immensité, l'intensité, la constance de mon amour. Tout d'un coup, j'ai compris pourquoi on faisait des bébés. Une obsession enivrante et féroce pour le petit être humain tout neuf que la vie venait de me confier a balayé toutes mes questions, toutes mes angoisses.

Je me suis vite rendu compte, cependant, que devenir mère laissait peu de place au reste. Si mon amour pour ma fille, puis plus tard pour sa sœur et pour leur frère me stupéfiait toujours autant, la fatigue, l'angoisse, l'incertitude, l'ennui souvent me désorientaient. Face à des femmes plus âgées – apparemment saines d'esprit, et qui avaient mené une vie intéressante, tout en élevant leurs enfants pour en faire des adultes responsables –, je me demandais juste comment elles avaient réussi à survivre.

Ainsi que le remarque Adrienne Rich dans *Of Woman Born: Motherhood as Experience and Institution* (« De la



femme née: la maternité comme expérience et comme institution<sup>1</sup> »), « sur l'air que nous respirons, ou les mers que nous traversons, nous en savons davantage que sur la nature et le sens de la maternité ». Chaque fois que j'incitais ces mères plus âgées que moi à me raconter comment elles avaient tenu le coup, ce qu'elles avaient appris, en quoi la maternité les avait changées, même celles qui savaient le mieux s'exprimer, même celles qui se connaissaient le mieux n'utilisaient que des clichés. D'abord déconcertée par leurs platitudes, je n'ai pas tardé à comprendre que ce manque d'éloquence ne révélait ni une superficialité ni une banalité de sentiments ou d'idées. Simplement ces idées, ces sentiments étaient si intimes et si complexes qu'ils existaient bien au-delà des mots.

Se servir des mots pour nous emmener là où les mots n'accèdent pas est la tâche des poètes. Bien des poètes de langue anglaise, que ce soit Ben Johnson, Anne Bradstreet ou Gary Snyder, Sharon Olds ou Camille T. Dungy, pour n'en citer que quelques-uns, ont écrit des textes très puissants sur la grossesse et le fait d'être mère ou père. Mais leurs poèmes avaient beau me parler, j'avais soif de cette plongée au plus profond que peut offrir le roman. Je voulais m'immerger dans la vie qu'avaient connue d'autres parents, me servir de leur expérience pour comprendre la mienne. Or, si la fiction s'est largement penchée sur ce qu'*avoir* une mère ou un

1. Ouvrage non traduit en français.

père représente, elle a très peu exploré ce qu'*être* cette mère ou ce père représente – et peut signifier.

Élever la prochaine génération est une tâche cruciale, universelle. Les conflits et dilemmes qui peuvent en découler ont d'ailleurs le potentiel d'alimenter nombre de romans. Pourtant, même l'événement de la naissance, malgré sa charge hautement dramatique, brillait par son absence. Il existe peu d'expériences physiques plus intenses, plus intimes et révélatrices que le sont l'acte sexuel, la mort et l'accouchement. Et si la fiction offre un nombre incalculable de saisissantes scènes de sexe ou de trépas, je n'en ai pas trouvé beaucoup qui rendent compte de la souffrance, de la passion et des défis bouleversants d'une naissance. L'avortement, la stérilisation, l'infertilité sont aussi des sujets fondamentaux, complexes et à fort potentiel dramatique pour la fiction ; pourtant, s'ils ont largement alimenté la controverse à la fin des années 1990, très peu de romans ont exploré leurs effets sur la vie des femmes.

Peut-être est-ce dû en partie au fait que, même si depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a vu l'émergence du roman en tant que forme littéraire, on trouve des femmes romancières, peu d'entre elles furent mères. Comme le remarque Tillie Olsen, « en effet, au [XX<sup>e</sup> siècle] comme au siècle précédent et jusqu'à une époque très récente, seules ou presque, les femmes sans enfants ont réussi à s'illustrer [dans ce domaine] ». Bien sûr, il y eut des exceptions. Harriet Beecher Stowe, autrice de *La Case de l'oncle Tom*, grand

succès de librairie du XIX<sup>e</sup> siècle et livre dont Abraham Lincoln aurait dit qu'il fut à l'origine de la guerre de Sécession, avait six enfants. Mais les mères n'ont commencé à écrire en assez grand nombre des romans que dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Sans pour autant d'ailleurs que la maternité devienne le sujet principal de leurs fictions. Étant donné le statut de seconde zone auquel le patriarcat avait longtemps relégué les activités et le vécu des femmes, peut-être ces premières mères romancières ont-elles craint de n'être pas prises au sérieux en tant que créatrices, si elles décidaient d'explorer une thématique aussi traditionnellement genrée. Par bonheur, ces dernières années, la donne a changé : les parents sont devenus bien plus visibles dans la fiction. Des auteurs et autrices tels que Toni Morrison, Cormac McCarthy, Ann Patchett, Brit Bennett, Marilynne Robinson, Perri Klass, Maggie O'Farrell, Celeste Ng et Pete Fromm, pour ne citer que ceux-là, ont tous interrogé l'impact de la parentalité sur la vie de leurs personnages – et ce n'est qu'un début, j'en suis certaine.

Mon premier roman, *Dans la forêt*, est sorti quand notre benjamin avait quatre ans. Même si une scène d'accouchement y figure, la parentalité n'est pas un thème majeur de cette histoire. Mon précédent livre, *The Life Within: Celebration of a Pregnancy* (« La Vie à l'intérieur : célébration d'une grossesse<sup>1</sup> »), était une exploration

1. Ouvrage non traduit en français.

anthropologique et scientifique de la grossesse ; j'avais aussi écrit plusieurs essais et esquissé quelques poèmes sur mon expérience de la maternité. En revanche, il ne m'était pas venu à l'idée d'écrire un roman sur ce sujet – jusqu'à la découverte de ce bref article, en dernière page d'un journal régional, qui relatait la tragédie d'une jeune mère. J'en ai aujourd'hui oublié la teneur, mais je me souviens encore à quel point le malheur de cette inconnue m'avait bouleversée. Je m'étais demandé qui était cette femme, comment elle allait réussir à s'en remettre, et j'ai senti que ces questions pourraient peut-être alimenter un roman.

C'est à ce moment que j'ai décidé d'explorer la vie de deux femmes. Elles auraient de prime abord peu en commun : issues de milieux différents, elles ne feraient pas le même choix le jour où elles seraient confrontées à une grossesse non désirée. Ce faisant, j'espérais cerner les points communs de leur histoire et, en même temps, montrer combien chaque expérience de la parentalité est unique – propre à chaque parent, à chaque situation, à chaque nouvel enfant. Je voulais découvrir quels changements opérait la maternité chez mes personnages. Je voulais capturer leurs joies, honorer leurs combats, célébrer leur courage, leur persévérance. J'avais l'espoir de donner idée de quelques-unes des épreuves auxquelles même les mères des milieux privilégiés sont confrontées et qu'elles ont à surmonter, tout en montrant que tout ceci est infiniment plus difficile pour les femmes à qui la

vie n'a pas offert le même soutien. Je voulais rappeler à ceux qui me liraient – et à moi-même – combien l'amitié, l'art, la bienveillance peuvent avoir sur nos existences des effets inattendus et souvent considérables.

La gestation d'un roman est bien plus longue que celle d'un enfant. J'ai mis sept ans à me familiariser assez avec Cerise et Anna pour me sentir prête à raconter leur histoire. Dans le même temps, j'ai dû faire des recherches sur les banques de graines, la culture du blé en terre sèche et ou encore le street-art. J'ai aussi rencontré des sages-femmes, des infirmières travaillant en maternité, des médecins spécialistes de l'avortement. J'ai traîné dans les chambres noires de labos photos, mangé dans des centres d'hébergement d'urgence et effectué de nombreuses heures de bénévolat dans le cadre d'un programme d'aide aux femmes sans-abri.

Même si, dans ces pages, j'ai pris soin de ne rien utiliser de ce que mes propres enfants disaient ou faisaient, ma vie de mère fut une inépuisable source d'inspiration. J'ai toujours adoré me perdre dans les défis de la langue et de la construction narrative. Ironie de la chose, cette décision d'écrire sur la maternité m'a permis de réinvestir un pan de mon existence que j'avais déserté. J'écrivais surtout à l'heure où mes enfants faisaient la sieste, et le soir quand ils étaient couchés. Appréhender la maternité à travers Cerise et Anna, dans le contexte de leurs joies, de leurs épreuves, de leurs découvertes m'a aidée à affronter mes propres moments de frustration, de doute

et de cafard avec bien plus de grâce et d'équanimité que je n'en aurais trouvé en moi-même.

J'espérais pouvoir parler de mes personnages sans le sentimentalisme ni le cynisme qui me semblaient caractériser la majorité des récits de maternité dans notre culture. Je voulais trouver comment creuser au-delà de ces clichés méprisants, afin de saisir plus pleinement cette expérience, accéder à des vérités plus porteuses de sens. En écrivant *Apaiser nos tempêtes*, j'espérais susciter un débat plus honnête sur ce qu'élever un enfant peut signifier, quand votre propre vie est encore en pleine mutation.

Je n'ai pas compris la radicalité de cette ambition avant qu'une première maison d'édition n'annule mon contrat, au motif qu'en général « les mères n'éprouvent pas autant d'ambivalence qu'Anna et Cerise vis-à-vis de leurs enfants ». Heureusement, le roman a rapidement trouvé un éditeur plus réceptif. Il n'en reste pas moins que cette première réponse fut un précieux rappel des réticences sociales à envisager ces vérités qui dérangent.

Une fois publié, un roman peut donner l'impression qu'il est immuable. Le début ne change jamais. La fin est toujours la fin. Les actions, le sort des personnages demeurent semblables, peu importe le nombre de fois où l'on replonge dans leur histoire. Pourtant, même après sa publication, un roman reste toujours très vivant. C'est une collaboration lecteur-auteur, une conversation à travers le temps et l'espace qui se tient dans la tête du

lecteur. Chaque fois que cet ensemble de mots inerte trouve un nouvel asile dans la conscience de quelqu'un, il renaît. Même son créateur, chaque fois qu'il relit le texte, y trouve une histoire légèrement différente.

Après une déferlante de rencontres en librairies, de salons du livre et d'échanges avec les lecteurs aux États-Unis, en 2004, au moment de la parution d'*Apaiser nos tempêtes*, je suis passée à de nouveaux projets de romans, me suis immergée dans de nouveaux mondes fictionnels. Plutôt que des présences vivantes, Cerise et Anna sont alors devenues pour moi des amies très chères, perdues de vue sans trop savoir comment. Retourner aujourd'hui dans leur histoire non seulement les ranime, mais m'offre aussi un bel aperçu de cette version plus jeune de moi-même, déterminée à capturer et à explorer l'histoire de l'improbable amitié entre ces deux femmes.

Ce qui m'invite également à comparer leur expérience à celle des jeunes femmes d'aujourd'hui. Si les téléphones portables sont bien plus présents qu'ils ne l'étaient au début des années 2000, époque où se déroule le récit d'*Apaiser nos tempêtes*, le reste a peu changé, malheureusement, du moins aux États-Unis. Comme l'a révélé la pandémie de Covid-19, c'est encore sur les mères que la charge des enfants pèse le plus lourd – les solutions de garde demeurent précaires et la plupart des parents sont toujours confrontés à des difficultés, des dilemmes très similaires à ceux que connaissent Cerise et Anna. Le droit d'une femme à choisir si elle souhaite ou non

être mère est toujours remis en question, tandis que persistent l'absence de soins psychiatriques, les problèmes chroniques de logement, ainsi que les terribles inégalités créées par le capitalisme tardif américain. Les températures sur terre continuent d'augmenter, et l'un des tristes quoique compréhensibles corollaires de cette menace existentielle est la réticence croissante de nombreux jeunes couples à faire des enfants dans un monde en péril.

Pour autant, tout n'est pas sombre. L'amour, le courage et la dévotion des parents ne faiblissent pas. Motivés par le souci qu'ils se font pour la planète dont vont hériter leurs enfants, ils sont nombreux à s'engager dans la lutte contre le réchauffement climatique et pour davantage de justice sociale. L'investissement croissant des pères dans les délices comme les devoirs de la parentalité, et ce dès la naissance, est un autre changement prometteur, tout comme la plus forte visibilité des familles recomposées, des parents gay et lesbiens, adoptifs, trans, non binaires et de toutes les autres variétés de coparents. Grâce au gouvernement de Joe Biden, le taux effarant de pauvreté infantile est enfin pris en considération, et toutes les familles, hormis les plus riches, recevront bientôt une allocation mensuelle pour chacun de leurs enfants.

Près de deux décennies après son achèvement, *Apaiser nos tempêtes* a fait puissamment écho dans ma vie. En août 2020, six mois après le confinement dû à la Covid-19,



notre maison familiale depuis trente ans a été détruite par l'un de ces incendies apocalyptiques qui ont ravagé la Californie. Mon mari et moi avons élevé nos enfants là-bas, au milieu de ces arbres qui ont inspiré *Dans la forêt* ainsi que le roman que je suis en train de terminer. Et tout à coup, ma forêt si vivante s'est muée en un tas de cendres grises et de charbon noir. Les murs entre lesquels nous avons vécu – ces murs qui contenaient tout notre patrimoine, nos œuvres d'art, nos souvenirs et une bibliothèque de plus de sept mille livres – ne sont plus qu'un infime tas de douloureux décombres.

En plus de notre chat, et de quelques trésors que nous avons pu emporter, j'ai réussi à sauver des flammes l'ordinateur portable contenant la dernière version du roman que j'étais en train d'écrire. En revanche, tous mes matériaux de recherche, toutes les versions antérieures, ainsi que des poèmes, des essais, des journaux intimes, des lettres et les esquisses de mes livres non publiés, tout cela a été détruit. L'élan de soutien dont nous avons bénéficié – dans le respect de la distanciation physique – de la part de notre famille, de nos amis, de nos connaissances et même d'inconnus fut alors incroyable, en particulier dans le contexte de chagrin, d'angoisse et d'isolement induit par la pandémie. Mais malgré cela, il y eut des jours où j'ai cru ne jamais pouvoir me remettre de toutes ces pertes.

Quelques semaines après l'incendie, mon mari, notre chat et moi-même sommes partis en voiture nous installer

dans les douze mètres carrés que ma belle-fille et son mari avaient héroïquement construits pour nous dans leur jardin, en guise – nous l’espérions – d’abri anti-Covid. À mi-chemin, nous avons fait halte dans une station-service de la Vallée centrale de Californie pour faire le plein. J’ai remarqué un homme aux cheveux blancs et à l’allure soignée qui se tenait en bordure du parking poids lourds. Il tenait une pancarte sur laquelle était écrit, à la main : « Survivant de l’incendie de Paradise. Propre et sobre. Aidez-moi, s’il vous plaît. »

Moins de vingt mois plus tôt, l’incendie de Paradise avait détruit six cent vingt kilomètres carrés de forêt et deux villes du nord de la Californie. Nous nous sommes aussitôt sentis liés à cet inconnu solitaire. Mon mari s’est arrêté à sa hauteur, j’ai abaissé la vitre pour lui tendre un peu d’argent et lui parler. Il nous a remerciés pour ce simple geste ; je lui ai expliqué que sa situation nous touchait d’autant plus que nous avions récemment vu notre maison réduite en cendres par un incendie de forêt.

Il s’est aussitôt montré plein de sollicitude et nous a posé cette question qui depuis me hante et m’aide à guérir : « Vous avez perdu quelqu’un ? »

Je lui ai répondu que non, par chance nous n’avions perdu personne. Alors, d’une voix détachée, sans rancœur, sans s’apitoyer sur son sort, il nous a raconté que sa sœur et son fils de dix-sept ans avaient péri dans l’incendie. Ce pan de son histoire a instantanément mis mon malheur en perspective, comme nul autre rappel de

ma relative bonne fortune n'avait jusque-là réussi à le faire. Avec le recul, je considère comme un acte de bonté presque angélique le fait que cet inconnu nous ait fait part si calmement, sur le parking d'une aire d'autoroute, de l'effroyable désastre qu'il avait vécu.

Comme à ce moment-là nous ne pouvions l'aider davantage, mon mari et moi lui avons souhaité bonne chance, et nous sommes repartis. De retour sur la voie rapide, cependant, j'ai songé à Cerise et à son voyage le long d'une route californienne si semblable à celle-ci. Je me suis souvenue de son endurance, et de sa persévérance, du courage qu'elle trouvait pour avancer vers ce qui comptait le plus, grâce à sa détermination sauvage ou à la gentillesse d'inconnus. Je me suis souvenue d'Anna, qui elle aussi perdait une maison à laquelle elle tenait, sa source d'inspiration, mais qui malgré tout demeurerait prête à prendre les risques nécessaires pour que sa famille poursuive son chemin. Et je me suis dit que j'avais de la chance : les combats et les triomphes de ces deux femmes continuent à éclairer les miens.

Chicago (Illinois),  
30 avril 2021



*À Heather Fisher et Russell Shapiro,  
à la famille qu'ils forment.  
À Hannah, Tessa et Garth que j'aime  
plus que les mots.  
Et à Douglas de nouveau.*



« Rien n'aurait pu me préparer à la prise de conscience que j'étais une mère, une de ces évidences, alors que je me savais moi-même dans un état de dé-création. »

Adrienne Rich

« De tous les moyens d'expression, la photographie est le seul qui fixe un instant précis. Nous jouons avec des choses qui disparaissent, et, quand elles ont disparu, il est impossible de les faire revivre. »

Henri Cartier-Bresson

« Louons le monde mutilé  
et la plume grise qu'une grive a perdue  
et la lumière douce qui erre, s'évapore  
et revient. »

Adam Zagajewski





## APRÈS TOUT

UN ARBRE SE DRESSE sur un versant de colline battu par les vents. Seul entre les cieux qui s'assombrissent et la terre caillouteuse, il tend vers le haut ses branches noueuses, qui sont en pleine floraison. Un soleil bas embrase les nuages lourds, réchauffe son tronc brisé, enflamme ses milliers de fleurs.

L'arbre a presque été fendu en deux – peut-être par la foudre, peut-être par le vent, ou par le poids de ses fruits lors d'un automne trop fécond, il y a longtemps. Une moitié gît au sol à présent, stérile. Mais la moitié vivante se tient fière, parée de fleurs blanches si nombreuses qu'elles semblent en suspens dans l'air lourd. Même les plus petites branches en sont recouvertes, et sur la photo, chaque pétale luit, telle la flamme d'une bougie.

C'est ce nuage efflorescent et lumineux qui attire d'abord le regard. Piégée sous le ciel menaçant, l'improbable multitude de fleurs retient le spectateur lové dans l'instant. La contempler peut le transformer, et de spectateur le muer en témoin – puis, peut-être, en complice.

La photo est belle, magnifique même. Grande mais pas trop, elle a été tirée plein cadre sur du papier mat double épaisseur, et ses noirs veloutés, ses gris étain, ses blancs d'une richesse satinée témoignent tous de la maîtrise technique – et peut-être du cœur – de sa créatrice. Pourtant, le blanc le plus pur ne provient pas de l'intense lumière filtrant à travers les pétales du pommier à l'orée de l'orage, ni de l'éclat tumultueux des nuages sous le soleil rasant. Non. Il provient de la balafre blanche et morte qui barre le tirage sur toute sa longueur – du ciel menaçant jusqu'à la terre rocailleuse en passant par les branches chargées de fleurs.

Quelqu'un a plié la photo en deux. Quelqu'un l'a pliée comme s'il s'agissait d'une lettre ou d'une coupure de journal, et ce pli a craquelé l'émulsion, laissant dans son sillage une longue cicatrice qui ne guérit pas. C'est choquant de voir cette image ainsi dégradée. Mais plus on l'étudie, plus on s'interroge.

Le tirage refuse de se laisser aplatir, ses coins sont cornés, son pourtour abîmé. Il semble avoir été manipulé si souvent que le pli blanc fait désormais quasi office de charnière. Un simple regard ne permet pas de dire si la photo a été sauvegardée ou détruite, si la dernière personne qui l'a eue entre ses mains y voyait un trésor ou la jugeait bonne pour la poubelle. Mais à force de la scruter, un spectateur – ou un complice – finira peut-être par se demander si elle n'a pas eu sa raison d'être, après tout.

## PARCE QUE

LES OMBRES DU JOUR DÉCLINANT FILTRAIENT DÉJÀ dans la pièce depuis un bon moment. Cela faisait plus d'une heure qu'Anna les regardait se densifier dans les coins ainsi que sous les chaises alignées le long des murs. Elle analysait la manière dont l'ombre gagnait en consistance sur le visage des autres étudiants, se rassemblait sous leurs mains ou dans les replis de leurs vêtements ; un moment, elle avait même essayé de fixer toute son attention pour deviner si c'était une ombre unique ou bien plusieurs qui envahissaient la salle d'attente du centre de santé, en cette courte et interminable journée d'hiver.

Elle attendait depuis si longtemps que tous ceux qui se trouvaient là à son arrivée avaient déjà été appelés, cédant leur place à d'autres, partis ensuite à leur tour. Depuis un quart d'heure, un type maigre à la barbe clairsemée vêtu d'un pull-over irlandais taché était vautré sur la chaise à côté d'elle. Il puait le tabac froid, et l'odeur qui envahissait la gorge d'Anna était si

dense qu'elle se demanda si elle n'allait pas être prise de haut-le-cœur. Elle commençait aussi à avoir soif et elle avait de nouveau besoin d'aller aux toilettes, mais elle détestait l'idée de devoir quitter la pièce alors que son nom risquait d'être appelé.

Elle essaya d'observer plutôt ce qui l'entourait. C'était un jeu ancien, une habitude qu'elle avait prise enfant. Bien avant d'avoir tenu un appareil photo entre les mains, elle s'était aperçue que, juste en regardant un objet ordinaire, elle pouvait le transformer en quelque chose de rare et d'étrange. Cette sensation que les autres enfants obtenaient en tournant sur eux-mêmes ou en se laissant rouler dans la pente des collines, elle l'éprouvait en scrutant de toutes ses forces le robinet en laiton du mur latéral, ou le moineau qui sautillait sur la terre polie en dessous des balançoires, au point bientôt de ne plus voir que le lustre de l'usure sur le bec du robinet ou l'étincelle dans l'œil du moineau. C'était férocement excitant ; même à l'époque, elle avait l'impression d'être une exploratrice, revendiquant quelque chose que personne n'avait encore jamais vu, comme Robert Peary au pôle Nord l'année où sa grand-mère était née, ou Neil Armstrong sur la Lune, quand elle-même avait dix ans.

Au premier abord, la salle où elle se trouvait était laide, mais seulement par inadvertance, d'une laideur si involontaire et assumée qu'elle en devenait presque touchante. Au fil des ans, de la crasse s'était accumulée sur les murs laqués, et les chaises qui longeaient la pièce

étaient en piteux état. Dans un coin, il y avait une table basse jonchée de magazines et de dépliants traitant de sujets sérieux, que tout le monde snobait. Effrayée à l'idée de croiser le regard de quelqu'un, Anna évita d'étudier les visages. Elle scruta plutôt les lacets en cuir entortillés des bottines de l'homme assis à côté d'elle, remarqua les boucles des mocassins de la fille en face, analysant la façon dont les ombres se densifiaient sous la table basse à mesure que passaient les minutes.

Bougeant un peu sur son siège, elle jeta un coup d'œil discret à la montre de son voisin, puis leva le regard vers les fenêtres à la française au-dessus de la fille. Ce bâtiment était l'un des plus vieux du campus et le vitrage ancien était gondolé, semé de rides douces, comme le fond sableux d'une mare. Malgré la grisaille du jour, il y avait quelque chose de délicat dans la lumière qui le traversait, quelque chose de si tendre et mélancolique que, l'espace d'un instant, cette lumière eut raison de toutes les angoisses d'Anna, pour l'apaiser et la toucher à tel point qu'elle en oublia depuis combien de temps elle se tenait là, et la raison de sa présence.

La porte au fond de la salle d'attente s'ouvrit. Une infirmière apparut sur le seuil, jeta un œil dans sa chemise en kraft et lança à la cantonade :

– Anna Walters ?

En entendant son nom, Anna eut un mouvement de recul. Elle voulut disparaître sous terre, mais se força à se lever, comme si se montrer responsable et avenante

allait pouvoir, même à présent, influencer sur la nouvelle qu'elle s'apprêtait à recevoir.

– C'est vous, Anna ?

Le regard de la femme se posa brièvement sur la jupe en jean rapiécée, le chemisier de mousseline et les bottines militaires noires, mais elle ne laissa rien paraître. Anna confirma d'un signe, avant de se pencher maladroitement pour attraper son sac à dos et son carton à dessins.

– Suivez-moi.

Pivotant sur ses talons, l'infirmière la précéda dans un étroit couloir. Anna voyait ses omoplates saillir contre le tissu en polyester de son uniforme, ses fesses plates qui demeuraient immobiles, même lorsqu'elle marchait. C'était perturbant de se dire que cette étrangère sèche savait à son sujet ce dont elle-même n'avait pas encore la certitude. Elle avait de plus en plus envie de faire pipi, elle sentit ses épaules se raidir, un relent amer de café et de peur remonta du fond de sa gorge. Elle supplia l'univers. Elle supplia ses entrailles traîtresses. *Faites que mes nausées soient dues à ma nervosité, que ma fatigue soit due au stress. S'il vous plaît, épargnez-moi, juste cette fois-ci, et je ne prendrai plus un seul risque.*

L'infirmière ouvrit une porte au bout du couloir et fit signe à Anna d'entrer. La petite pièce sentait l'alcool à 90°, l'iode et le parfum, et chacune de ces odeurs en cachait une autre qui s'insinuait partout ces temps-ci, un effluve étrange qu'elle n'arrivait pas à identifier.

Anna vit une table d'examen, un lavabo, deux chaises. Au plafond, au-dessus de la table, on avait punaisé une affiche figurant un chat tigré suspendu à une barre par les griffes. Sous l'image, on lisait « Tiens bon ! » en grosses lettres bombées.

L'infirmière désigna l'une des chaises. D'un coup d'épaule, Anna se débarrassa de son sac à dos et s'assit sagement, son carton à dessins posé sur ses genoux comme un animal fidèle.

– Vous êtes là pour des résultats d'examen, dit l'infirmière en prenant place sur l'autre chaise.

Des résultats d'examen, songea Anna. Présenté ainsi, cela semblait presque anodin, comme si elles discutaient simplement d'un cours. Elle n'avait jamais échoué dans aucune matière, jamais raté un seul examen. Elle avait toujours aimé les épreuves pour le défi transparent qu'elles offraient, et parce qu'elles lui confirmaient qu'elle se débrouillait bien. *Qu'est-ce qui m'inquiète tant ?* se demanda-t-elle. *Ça n'est qu'un examen.*

Face au visage immobile de l'infirmière, Anna fut soudain gênée de faire perdre du temps à quelqu'un, avec ses craintes infondées. Elle songea aux dernières photos qu'elle avait développées et qu'elle avait dû abandonner dans le bac de rinçage pour arriver à l'heure à son rendez-vous. Elle espéra qu'aucun maladroit de premier cycle n'aurait endommagé ou taché avec des pinces contaminées leurs délicates émulsions. En attendant que l'infirmière lui confirme ce qu'elle était soudain certaine

d'avoir toujours su, elle laissa son regard errer dans la pièce. Une unique goutte d'eau était suspendue au bec du robinet, sa surface lisse brillait comme une étoile. Sur une photographie, ce grain de lumière serait d'une blancheur parfaite, plus éclatante que tout le reste. Elle fixa cette goutte, anticipant déjà le soulagement penaud qui, elle le savait, allait fatalement suivre l'annonce de l'infirmière.

Celle-ci ouvrit son dossier, jeta un œil à la première page. Le monde s'arrêta, suspendu, chancelant entre deux possibles. Anna regarda la goutte grossir, s'étirer lentement tel un minuscule fruit en train de mûrir, pendant que toute sa terreur ressurgissait. Elle voulut se lever, quitter la pièce avant que la nouvelle ne l'atteigne. Elle aurait de tout son cœur préféré que l'infirmière ne fût pas si mince et si sévère.

L'infirmière lui parlait, « ... est positif ». Son ton était neutre, plat.

– Bien sûr, il faudra prévoir un examen médical pour en avoir la certitude, ajouta-t-elle.

Dans la tête d'Anna, les mots se bousculaient. Le temps d'une seconde de déséquilibre, « positif » prit l'allure d'une bonne nouvelle. Puis son sens tout neuf la percuta comme un poing.

– Non, s'étrangla-t-elle en se cramponnant par réflexe à son carton à dessins.

– Je crains que si, dit l'infirmière d'un ton détaché.

Elle portait du mascara noir qui avait bavé sur ses paupières et sur ses pommettes, et un rouge à lèvres



de couleur claire. Elle avait un grain de peau épais, dépourvu de lumière.

– C'est impossible, dit Anna, même si, ce faisant, elle sentait l'implacable vérité peser comme une pierre au creux de son ventre.

Voilà pourquoi elle s'était sentie si bizarre, si lointaine, voilà pourquoi le monde avait changé d'odeur, et tous les aliments avaient pris une saveur différente.

– Impossible ? Pourquoi ? demanda l'infirmière en la dévisageant avec une curiosité inattendue.

– Je ne suis pas une mère, lui expliqua Anna avec une logique qui lui avait paru limpide tant que les mots n'étaient pas sortis de sa bouche.

De nouveau, le visage de l'infirmière ne montra rien. Anna laissa échapper un rire nerveux.

– Enfin, c'est que je... fit-elle, mais sa voix laissa place à un silence décontenancé.

*Je suis trop jeune, supplia-t-elle secrètement. J'ai tout un tas de choses importantes à faire. Je suis étudiante, je finis la fac cette année, je suis photographe. Je ne suis la femme de personne. Et puis, personne ne voudrait de moi pour mère.* Elle balaya de nouveau la pièce du regard et ses yeux se posèrent sur le robinet. La goutte étincelante était tombée.

– Il faut du temps, parfois, pour digérer la nouvelle, commenta l'infirmière.

Elle sortit du dossier une liasse de feuilles qu'elle tendit à Anna.

– Voici de la documentation qui vous expliquera vos différentes options. Lisez-la dès que possible.

Anna contempla les papiers. Des mots lui sautèrent au visage – « complications », « renonciation », « curetage » –, un déluge de termes dont elle ne pouvait même pas commencer à intégrer le sens.

– Vous n’êtes pas la première à qui cela arrive, dit l’infirmière, et Anna crut détecter dans le ton de sa voix une pointe de compassion.

– C’était une erreur, dit-elle.

Elle avait brusquement une terrible envie de réconfort, besoin qu’on lui pardonne ou qu’on la comprenne.

– Un accident, ajouta-t-elle. Je n’étais pas... Je veux dire, je n’avais pas... jamais, je ne...

– Comme je viens de vous le dire, insista l’infirmière, vous n’êtes pas la première.

Elle referma le dossier d’Anna, se leva pour prendre congé d’elle, puis, arrivée à la porte, ajouta :

– N’oubliez pas de fixer un rendez-vous avec le médecin en sortant.

C’était comme affronter la fin du monde, le corps imprégné de novocaïne. Étrangement, elle parvint à rassembler ses affaires, parvint aussi à trouver les toilettes et à pisser longtemps et violemment, recroquevillée sur la cuvette, le visage dans ses mains. Étrangement, elle trouva son chemin jusqu’à la salle d’attente pour aller prendre ce rendez-vous avec le médecin, et la force d’essayer de le caser entre ses TD, même si elle peinait à

se souvenir desquels il s'agissait et de l'heure à laquelle ils étaient programmés. Elle prit la petite carte que la secrétaire lui tendit et, en se retournant pour partir, elle aperçut tous les autres étudiants qui attendaient. Elle imagina leurs problèmes ordinaires – angine, pneumonie, herpès – et se désola de ne pas réussir à pleurer.

Dans le couloir au sol de linoléum, le grand ascenseur vide attendait. Elle se rua à l'intérieur et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée. La cabine fit une embardée, comme un manège de fête foraine. Elle agrippa son carton à dessins et songea à tous les tirages qu'il contenait, aux pellicules dans son sac à dos, prêtes à être développées, enroulées sur elles-mêmes comme autant de promesses tapies dans l'obscurité de leur boîte. Elle faisait vraiment du bon boulot, elle prenait des photos géniales.

Il y eut un soubresaut, puis une autre secousse et la porte s'ouvrit brusquement sur un mur de jeunes gens qui semblaient réunis face à elle à la manière d'un jury. Tandis qu'ils se pressaient pour monter dans l'ascenseur, elle se fraya à l'aveugle un passage parmi eux. À l'arrière de la foule, une femme tenait un bébé dans ses bras. Anna le regarda et le bébé fit de même, calme et détaché. La femme pénétra dans l'ascenseur, la porte se referma et, soudain, Anna fut seule dans le hall désert.

Ce bébé lui rappela les fils de sa sœur, Sally – ses neveux –, les seuls enfants avec lesquels elle avait passé du temps depuis qu'elle n'en était plus un elle-même.

Jesse avait déjà quatre ans, mais Dylan était encore un bébé, de la taille de celui qu'elle venait de croiser.

– Je ne sais pas comment on a fait pour vivre sans lui jusqu'ici, avait roucoulé Sally au téléphone le lendemain de la naissance de Dylan.

Le plaisir dans la voix de sa sœur était presque sexuel, si bien qu'Anna, après cette conversation, s'était attendue à découvrir un Dylan exceptionnel, doté d'une aura irréfutable. Mais en rentrant à la maison pour Noël, elle avait découvert un bébé semblable à n'importe quel autre – mignon, sans doute, dans son style un peu niais, avec sa tête ronde, ses petits poings mous et ses lèvres en bouton de rose, mais quand même un bébé ordinaire, une petite boule grassouillette et creuse qui ne faisait guère plus que dormir, s'agiter et salir ses vêtements.

– Tu as vu, il est merveilleux, lui avait dit sa sœur le premier soir.

Elle était calée comme une reine dans le canapé de leurs parents, Dylan endormi dans ses bras, un cocon.

– Jesse et lui, c'est ce qui m'est arrivé de mieux dans la vie.

Anna avait avalé une gorgée de son lait de poule. Elle avait retenu la crème épaisse et le cognac tiède au creux de sa langue, léché les grains poivrés de muscade entre ses dents, puis avalé le tout, goûtant le feu soyeux à l'arrière de sa gorge. Elle aurait aimé pouvoir dire ce que jamais elle n'oserait formuler : la vie de Sally devait être

terriblement misérable si ce qui lui était arrivé de mieux était un garçon crasseux et un bébé moite. Sally était peintre, avant la naissance de Jesse. Elle avait étudié en Italie, obtenu des prix. Elle avait vendu des toiles, participé à des expositions à succès, mais la femme qu'elle avait été à cette époque-là semblait avoir disparu dans le gouffre de la maternité, laissant derrière elle une créature bovine et satisfaite qui s'inquiétait quand Jesse refusait de manger ses petits pois et riait des fuites dans la couche de Dylan qui souillaient ses genoux de traces jaunes.

*C'est biologique, c'est tout, s'était dit Anna en fixant le sapin de ses parents jusqu'à ce que les lueurs de la guirlande lumineuse se fondent en une grande tache floue, et que plus une seule aiguille ne se distingue de la masse. La maternité était une ruse, une stratégie hormonale destinée à assurer la survie des petits *Homo sapiens* jusqu'à ce qu'ils puissent à leur tour se reproduire. Les mères étaient des outils, les bonnes âmes de la Nature. Voyant les cheveux ternes de sa sœur, ses poches sous les yeux et sa mine béate, Anna se demanda combien d'œuvres d'art le monde perdait chaque fois que naissait un bébé. Avec une férocité qui l'avait presque effrayée, elle s'était dit : *Je ne serai jamais comme ça.**

Elle traversa le hall de l'université, les jambes en plomb, et sortit du bâtiment. Le monde extérieur avait un drôle d'aspect, il était plat et anguleux à la fois, comme broyé en deux dimensions. La lumière de la fin du jour était

huileuse, le ciel bas et gris. Partout autour d'elle, des étudiants passaient, le menton enfoncé dans leur manteau, les pieds lourds dans leurs bottines. Ils se pressaient vers leurs derniers cours de la semaine, ou se dépêchaient de rentrer chez eux, attirés comme un courant de marée vers la promesse du vendredi soir. Tous étaient nés, se dit-elle bêtement. Chacun d'eux avait été l'événement de quelqu'un. Chacun d'eux avait interrompu la vie d'une autre personne.

Elle s'arrêta, fixa le mur du bâtiment qu'elle longeait, le givre sur le mortier pareil à un glaçage entre les briques froides. Elle laissa courir son index dans la rainure jusqu'à ce que la pulpe de son doigt lui fasse mal. Puis elle obliqua pour traverser le campus, le corps meurtri par la laideur de tout ce qu'elle voyait – les tas de vieille neige encroûtée de poussière et de gravier, les étudiants qu'elle croisait, recroquevillés contre le vent. *Qui peut donc avoir envie de naître ?* se demanda-t-elle.

Arrivée au manoir victorien délabré où elle louait une chambre sous les toits, aux abords du campus, elle resta un instant sur le trottoir pour en contempler la façade. Un drapeau américain était suspendu à l'envers à l'une des fenêtres du premier étage, et une guirlande de drapeaux de prière tibétains ornait le garde-corps du belvédère, flottant dans le vent froid comme de vieilles feuilles mortes. De l'endroit où elle se trouvait, elle sentit les vibrations des basses de la chaîne hi-fi dans le salon

– Mick Jagger chantant quelque chose à propos des filles – et sut qu’une fête commençait.

Une voiture pleine de garçons tapageurs, membres d’une quelconque fraternité étudiante, passa à vive allure, déversant de la musique sur son passage. Ses roues projetèrent une giclée de gravier sur le trottoir. Anna inspira une dernière bouffée d’air glacé et gravit la volée de marches abîmées. Quelqu’un avait rhabillé le mannequin de grand magasin qui se tenait telle une sentinelle sur le perron : bikini, manteau de fourrure et masque de Ronald Reagan.

Elle ouvrit la porte et le son l’assaillit. La musique cogna dans sa cage thoracique comme un cœur greffé en plus du sien, et la fumée qui s’échappa était si dense que son estomac se souleva. Scrutant la pénombre, elle vit que la pièce grouillait d’étudiants ou d’inconnus, apercevant même quelques professeurs branchés. Tout le monde criait, riait et faisait circuler des choses en cercles non concentriques – joints, cigarettes, pichets de vin. De grosses guirlandes lumineuses pendaient au plafond et une lumière noire imprégnait la pièce de sa lueur mentholée. Devant une enceinte hurlante, une femme en robe blanche dansait seule, ses cheveux longs jusqu’à la taille cinglant l’air tel un martinet de plumes.

Anna baissa la tête, plaqua son carton à dessins contre elle et plongea dans la petite foule. Elle crut entendre quelqu’un crier son nom mais ne ralentit pas, se frayant un passage comme elle aurait couru une

course d'obstacles. Elle était presque arrivée au niveau du couloir quand elle sentit des doigts sur son épaule et entendit une voix à son oreille.

– Je t'ai cherchée partout.

Elle se retourna. C'était la danseuse à la robe blanche – Estelle –, les joues rouges d'excitation. Sous le tissu tendu de sa robe, ses seins étaient souples, bien dessinés, et sa cage thoracique semblable à une série de vaguelettes onduyantes.

– Va chercher ton appareil photo ! lui cria-t-elle avant de partir dans un grand éclat de rire aussitôt avalé par la musique.

– Pas maintenant, répondit Anna. Je...

– Arden et Rick ont fait un moule du corps de Samantha et ils l'ont rempli de gélatine. Ils sont dans la cuisine, en train de distribuer des cuillères. Dépêche-toi, pressa Estelle.

– Je ne... Vraiment, je...

Anna se passa une main sur le front, hésita.

Elle était soulagée qu'il y ait tant de bruit dans la pièce, cela masquait le tremblement dans sa voix, mais soudain Estelle parut inquiète.

– Tout va bien ? lui cria-t-elle. Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu étais à une autre fête ? Tu devrais peut-être aller t'allonger un moment.

Anna acquiesça d'un signe et continua à travers la foule, jusqu'à l'escalier mal chauffé au fond de la villa. Arrivée dans sa chambre, elle lâcha son sac à dos par



terre, posa son carton à dessins contre le mur et s'affala dos à la porte. Le calme était si grand que tout semblait figé, malgré les sons de la fête qui filtraient jusqu'à elle. Elle était trop lasse pour ôter son manteau, trop lasse même pour allumer le radiateur à l'autre bout de la pièce. Elle s'écroula sur le matelas, s'enroula dans l'édredon de sa grand-mère et enfouit son visage dans l'oreiller glacé. Elle resta allongée là longtemps, à écouter les pulsations distantes de la musique, à respirer la faible odeur de son propre corps sur la taie d'oreiller. Elle sentait l'air qui pesait sur ses épaules comme un gant de toilette froid, et regarda la pièce se vider lentement des dernières lueurs du jour. Elle se souvint de la lumière qui étincelait à travers les hautes fenêtres de la salle d'attente, de l'émotion qui l'avait envahie, du réconfort que lui avait procuré cette tranquillité aqueuse. *Mais c'était avant, se dit-elle. Et à présent, on est après.*

Elle éprouvait une solitude béante. Elle aurait voulu trouver quelqu'un qui lui promettrait que tout allait bien se passer. Sangloter dans les bras de quelqu'un, être réconfortée, et pardonnée. Mais elle n'était dans l'Indiana que depuis septembre, trop peu de temps pour avoir tissé de vraies amitiés. Ses anciennes amies s'étaient dispersées à travers le monde telles des aigrettes de pissenlit. Un moment, elle envisagea de partir à la recherche d'un téléphone pour appeler l'une d'elles depuis un endroit isolé. Mais même si elle parvenait à calculer quelle heure il était à New York, à Paris ou dans le North Slope, en

Alaska, et même si elle trouvait l'argent pour appeler, elle n'avait aucune idée de ce qu'elle pourrait dire. Elle s'imagina les doigts serrés autour du combiné, occupée à retenir ses larmes tandis que les précieuses secondes s'écoulaient.

Puis elle songea à sa famille – ses parents, sa grand-mère, sa sœur –, mais ils étaient à la fois trop proches et trop distants pour qu'elle les embête avec ça. En bas, on passait un nouveau disque, un air de Stevie Nicks qui parlait de changements. Anna pensa au sculpteur. Elle se souvint de sa crinière de cheveux auburn, des courbes et des plats de ses épaules et de son torse, de son nez crochu et fier, de ses yeux vert-fauve. Un bref instant, elle s'autorisa à imaginer qu'il se montrerait heureux et tendre en apprenant la nouvelle, qu'il la prendrait dans ses bras à la musculature ciselée, pour l'emporter vers une autre existence. Elle les vit ensemble, quelque part dans une ferme au printemps, lui dans sa fonderie et elle dans sa chambre noire, puis réunis le soir autour d'un repas composé de pain noir, de vin rouge et de soupe fumante. Elle l'imagina posant ses grosses mains sur son ventre bombé, se vit en train de lui sourire, puis leurs regards se croisèrent, emplis de joie.

Le disque était fini et un nouvel éclat de rire secoua la maison. « N'importe quoi », se moqua-t-elle dans l'oreiller, même si l'expression prit aussitôt une saveur aigre, tout en lui paraissant bien trop faible. Si elle en était là, c'était à cause de ça, de ce genre de mièvrerie.

Elle se força à se rappeler la dernière fois qu'elle l'avait vu, sa façon de l'appeler « bébé » et de passer son bras autour d'elle, comme si elle était une chose qui lui appartenait.

Elle se demanda où il était, ce qu'il faisait pendant qu'elle se trouvait là, allongée seule dans l'obscurité de sa chambre glaciale, le lot de cellules qu'ils avaient mises en branle grossissant en elle comme une boule de neige. *C'est sa faute*, se dit-elle. *C'est lui qui m'a fait ça*. Mais avant d'enfler assez pour percer, sa colère fut sapée par une vérité oiseuse. Il n'avait rien fait qu'elle n'ait pas voulu. On ne pouvait pas lui reprocher, à lui, sa décision de l'accueillir dans son lit. Et il n'y était pour rien, si son diaphragme n'avait pas fonctionné.

Il était minuit passé quand elle s'extirpa enfin de l'édredon. Elle chercha à tâtons la chaîne de la lampe, la tira, et une lumière rougeâtre se répandit dans la chambre, à travers l'abat-jour à frange de perles. Se forçant à se lever, elle posa les pieds sur le plancher en pin et gagna le coin de la pièce où se trouvait le radiateur. Elle le brancha et attendit les claquements du métal en train de chauffer. Les paumes tendues, elle resta là, sans plus penser à rien, concentrée sur les tiges rougeoyantes, à s'imprégner du confort élémentaire de la chaleur et de la lumière, jusqu'à ce que le rouge lui pique aux yeux et que les fourmillements dans ses mains lui donnent envie de se gratter. Puis elle retourna s'asseoir sur le lit et sortit les documents que l'infirmière lui avait donnés.

*De la documentation*, se dit-elle, en étalant les feuilles sur le matelas, tandis qu'elle entendait résonner dans sa tête les paroles de l'infirmière et ses cours d'anglais de premier cycle. « Vous n'êtes pas la première », lui avait dit l'infirmière, même si, dans aucun des romans qu'elle avait lus, Anna ne se souvenait d'avoir croisé le personnage d'une femme dans une chambre mansardée, seule, à demi nauséuse et occupée à compulser des pages ronéotypées étalées devant elle comme des cartes de tarot prêtes à lui révéler son avenir.

Sous ses pieds, la fête battait son plein. Et elle lisait et relisait chaque mot, y cherchait ces alternatives qu'on lui avait promises, pointilleuse comme elle avait appris à l'être en cours de littérature anglaise. Elle recherchait la décision qui lui rendrait sa vie d'avant. Elle lut les mots jusqu'à les connaître par cœur, jusqu'à ce que sa vue se brouille et sa tête palpite des pleurs retenus. Mais elle avait beau essayer, elle ne trouva aucun choix, aucun refuge, aucune issue.

CERISE DÉVERROUILLA LA PORTE D'ENTRÉE et la poussa d'un coup d'épaule, les bras chargés de manuels scolaires. Un soupir lui échappa quand elle franchit le seuil ; et ce fut comme si la maison elle-même soupirait avec elle après avoir retenu son souffle toute la journée en son absence. À l'intérieur, tout était immobile et parfaitement silencieux, tel que sa mère et elle l'avaient

laissé ce matin-là, et pourtant Cerise avait toujours cette même petite impression, celle de revenir dans un monde parallèle, comme dans un vieil épisode de *La Quatrième Dimension*. Il y avait le canapé pastel de sa mère, Rita, la moquette crème, la table basse chromée avec son plateau de verre, encore jonchée de miettes du petit-déjeuner de Cerise. Il y avait les nouveaux rideaux achetés à crédit et l'huile sur toile originale trouvée la semaine précédente lors de la liquidation du stock d'un magasin de meubles. Tout était tel que Cerise se le rappelait, et pourtant tout semblait aussi légèrement différent. *Ou alors, pensa-t-elle avec résignation, c'est moi qui suis différente, qui ne suis pas tout à fait à ma place, même dans ma propre maison, même quand je suis seule.*

Elle s'arrêta dans le salon et inspira profondément, parce qu'elle était soulagée d'avoir survécu à une autre journée de cours, et pour se laisser pénétrer par l'odeur de cet endroit qui était son chez-elle. Un bref instant, elle parvint à disséquer cet effluve, indétectable ensuite, lorsqu'elle était dans les lieux depuis déjà un moment – un mélange particulier de parfum et de désinfectant, imprégné de la légère âcreté qu'elle avait toujours associée à sa mère, une odeur de collants sales et de déception refoulée.

C'était une odeur qui intriguait et déconcertait Cerise, une bouffée d'étrangeté au cœur même de sa personne. Ça lui rappelait ce qu'elle éprouvait tous les ans, au printemps, ouvrant l'enveloppe qui contenait ses photos

de classe pour découvrir toute une planche de petites Cerise identiques. Elle savait que ces visages sur papier brillant offraient une image plus fidèle d'elle-même que ce que lui renvoyaient les vitres ou les miroirs. Elle avait pourtant le sentiment tenace de n'y voir que des cousines éloignées.

Malgré le mutisme de la maison, il était réconfortant d'être de retour chez soi. En traversant le salon et le couloir, Cerise sentit son visage se détendre, se délester des expressions qu'elle avait affichées toute la journée tel un masque. Ses épaules se relâchèrent, sa colonne vertébrale s'avachit, et même son bassin se décontracta. Mais un instant plus tard, en montant dans sa chambre, elle sentit revenir, comme chaque après-midi, cette petite douleur causée par le silence qui se refermait sur elle.

Sauf qu'aujourd'hui, c'était pire.

Une microseconde, elle s'autorisa à penser à Sam, comme si le souvenir de ce qu'il venait de faire allait être moins pénible si elle l'abordait de la façon dont on prend une boisson trop chaude, par petites gorgées. Mais elle ne parvint pas à contrôler la brûlure. La honte et le désir se déversèrent sur elle en un flot bouillant. Elle se rappela les doigts de Sam s'attardant dans sa paume, la manière qu'il avait eue, sans jamais la regarder, de lui donner l'impression qu'ils partageaient un secret, comme s'il devinait qu'elle pensait souvent à lui – dans le bus, pendant ces stupides cours d'algèbre, et le soir, dans son lit.

Elle lâcha sa pile de livres sur une chaise de sa chambre et ôta ses mocassins neufs d'un coup de pied, en espérant presque en griffer le cuir. Pour ses quinze ans, elle avait demandé à sa mère des rangers d'occasion récupérées d'un surplus militaire parce qu'elle aimait leur usure et leur robustesse, et parce que c'était ce que portaient les filles qu'elle admirait le plus, au lycée. Mais ayant décrété qu'il était hors de question qu'elle dépense autant d'argent pour voir sa fille se balader chaussée des bottines râpées d'un inconnu, Rita avait préféré lui offrir une paire de mocassins neufs.

C'était un vieux sujet de discorde, avec sa mère, ce penchant qu'elle avait pour la fripe. Les exclus, les laissés-pour-compte, tous ces objets qui avaient servi et que l'on avait appréciés avant de les mettre au rebut l'avaient toujours touchée comme rien de neuf ne pourrait jamais le faire. Ça mettait Rita hors d'elle, de voir Cerise extraire d'une poubelle une tirelire ébréchée ou une poupée de chiffon dégoûtante, pleine de microbes, qu'elle rapportait ensuite à la maison pour la laver au liquide vaisselle avant de la recoudre et de jouer avec, plutôt que celles qu'elle lui achetait.

Les poupées de Rita s'accompagnaient de tenues et d'escarpins minuscules qui se fixaient à leurs pieds rigides en forme de S. Avec leurs cheveux brillants, leur air mutin et leurs seins durs, sans mamelons, elles n'avaient pas l'air d'avoir besoin de Cerise ; et puisque Cerise était incapable d'imaginer comment les animer,

elle n'avait jamais eu besoin de ces poupées-là. Quand elle avait cinq ans, six ans, sept ou huit ans, elle préférait passer des heures à jouer avec les créatures rescapées de la poubelle, dans la chambre que sa mère avait décorée pour elle. En bas, au salon, son père hurlait et sa mère pleurait, tandis que, tapie derrière sa porte fermée, Cerise inventait des histoires de souffrance et de rédemption, sauvait inlassablement ses poupées des sorcières ou des voleurs, les giflait, leur donnait la fessée quand elles faisaient des bêtises, puis les embrassait, les berçait, leur pardonnait. Pendant que ses parents hurlaient et sanglotaient en bas, Cerise avait puisé du réconfort dans la mélasse féconde de ses propres émotions.

Les poupées de Rita étaient toujours dans sa chambre, bien alignées, sur l'étagère au-dessus du lit. Cerise les considéra un instant. À présent que leur peau était poussiéreuse et leurs robes fanées, elles ressemblaient presque aux jouets qu'elle adorait quand elle était petite. Une seconde, elle s'imagina laver leurs vêtements et leur épousseter le visage. Mais, en repensant à Sam, elle se dit qu'elle était trop grande pour s'amuser à ça.

Autrefois, en rentrant de l'école, Cerise trouvait certains jours sa chambre parfumée au citron, au pin et à l'ammoniaque, tandis que sa mère passait l'aspirateur sous le petit lit à baldaquin en râlant, toutes ses poupées-poubelle volatilisées, expulsées telles des étrangères en situation irrégulière.

– Tu aurais dû voir ta chambre, maugréait Rita comme



si Cerise rentrait d'un long séjour loin de chez elle. Je ne sais pas comment tu peux supporter de vivre dans un taudis pareil.

Mais en CE2, tout changea. Cerise reçut en cadeau de son père un téléviseur, afin qu'elle se souvienne de lui, et il partit s'installer plus au sud, abandonnant Rita et sa fille à Rossi, cette ville entre San Francisco et la Central Valley sortie de terre presque en totalité depuis la naissance de Cerise. Son mari envolé, les seins de Rita se raffermirent, ses cheveux se mirent à briller et ses pieds dessinèrent un S dans les escarpins qu'elle portait chaque jour. Elle trouva du travail et rentra tous les soirs à l'heure du dîner, rapportant à la maison ses maux de crâne et des repas à emporter, gorgés d'eau dans leur emballage en papier d'aluminium. Dès lors, plus personne ne toucha aux trésors dénichés dans les poubelles. On avait parfois le sentiment que plus rien ne changeait d'une année sur l'autre, sinon le poids des livres que Cerise rapportait de l'école.

Debout au pied de son lit, Cerise retira son pantalon pattes d'éléphant et le lança vers le panier à linge sale. Avant d'attraper un T-shirt dans sa commode, elle secoua les épaules pour faire glisser son chemisier en se disant qu'au moins, c'était le plus beau de sa garde-robe. Au moins, elle n'avait peut-être pas été trop moche.

Tout à l'heure, dans le bus, elle n'arrivait pas à décider si elle devait s'arrêter à l'épicerie s'acheter un Coca. On était vendredi, elle avait eu envie d'une petite récompense

pour se féliciter d'avoir tenu une semaine de plus. Elle allait passer le week-end toute seule, comme d'habitude, alors elle voulait le commencer par un petit plaisir, et puis elle s'était dit aussi que, si Sam travaillait, cet après-midi-là, elle pourrait peut-être l'apercevoir. Avant de descendre, elle avait décidé de renoncer au Coca, de peur qu'il la remarque. Mais ses pas, dans la rue à l'odeur de diesel, l'avaient finalement guidée jusqu'à l'épicerie.

Elle l'avait aperçu aussitôt poussée la vieille portemoustiquaire. Appuyé contre le comptoir, à côté de la caisse, il lisait un magazine. Figée sur le seuil, elle avait senti une chaleur trouble l'envahir et, seulement parce qu'elle avait eu peur qu'il ne lève les yeux et ne la voie discrètement s'éclipser, elle avait décidé d'entrer. En catimini, comme une voleuse, elle avait sorti une bouteille de Coca du frigo, puis elle était restée plantée là, à faire semblant d'examiner le jambon et les spaghettis en conserve, le temps de trouver le courage d'aller poser la bouteille sur le comptoir.

En encaissant, Sam n'avait pas prononcé un mot, ni « Salut », ni « Il te faut autre chose ? », ni même « T'as besoin du décapsuleur ? ». Les yeux rivés sur la photo du magazine, qu'elle voyait à l'envers – une fille en bikini chevauchant une moto rutilante –, elle lui avait tendu son billet de dix dollars, puis sa main, sans un mot, pour récupérer la monnaie. Quand, au beau milieu des pièces qui s'entrechoquaient, elle avait senti l'index du garçon contre sa peau, elle avait levé les yeux, interloquée.

Mais si le doigt de Sam dessinait des cercles lents autour des pièces, son visage était aussi inexpressif que devant la télé. Elle avait retiré sa main d'un coup, la monnaie s'était répandue sur le comptoir puis sur le sol poisseux. En hâte, elle s'était agenouillée pour la ramasser, et quand elle avait risqué un regard vers Sam, il était de nouveau plongé dans son magazine, même si elle avait cru entrepercevoir l'ombre d'un sourire.

En y repensant, tandis qu'elle traversait sa chambre pour allumer sa télévision en enjambant tout ce qui traînait par terre, elle se sentit rougir. Les rires en boîte d'un vieil épisode de *I Love Lucy* percèrent un petit trou dans le silence de la maison et elle resta plantée devant l'écran télé, où Ethel essayait de reconforter Lucy. Sans en décoller les yeux, elle se pencha pour attraper la boîte de mélange pour pâtisserie prêt à l'emploi qu'elle avait prélevée dans le placard de la cuisine. Assise par terre, elle en avala des cuillerées entières, s'étouffant presque avec la farine crayeuse, frottant les grains de sucre contre son palais jusqu'à ce que la douceur disparaisse et qu'elle puisse goûter dans sa bouche le sel secret de son sang. Mais même après avoir avalé la moitié du paquet, elle voyait toujours le demi-sourire de Sam, elle sentait toujours son doigt contre sa paume, et entendait la clameur du trouble qui l'avait submergée.

Elle sortit de sa chambre pour errer d'une pièce à l'autre comme un spectre. Au rez-de-chaussée, elle fixa si longtemps la toile achetée par Rita qu'elle crut presque

voir bouger les chiots aux oreilles tombantes. Elle se sentit prise d'un tel élan d'amour pour ces créatures qu'elle fut tentée de les dessiner. Au collège, quand elle trouvait une image qui lui plaisait dans un calendrier ou sur une carte de vœux, c'était ce qu'elle faisait, sur une page arrachée dans son classeur. À cause des carreaux du papier, les paniers de fleurs, les chatons ou les poulains avaient l'air de prisonniers derrière des barreaux, mais même Rita reconnaissait qu'elle savait très bien recopier.

– Je ne sais pas d'où tu tiens ça, pas de moi, en tout cas, ça c'est sûr, ni de ton père, disait-elle avant d'enchaîner, pleine d'amertume : Ton père n'était même pas fichu de se dessiner un avenir.

Et Cerise en éprouvait un remords plein de culpabilité, comme si ce don pour le dessin était une énième poupée sortie d'une poubelle.

À présent, elle imaginait Sam tombant sur le dessin qu'elle aurait fait à partir de la toile de Rita, puis posant sur elle des yeux pleins d'admiration. Mais l'expression sur son visage la dernière fois qu'elle l'avait vu s'invita dans sa rêverie. Cerise tourna les talons avec une grimace, laissant les chiots batifoler sans elle.

Dans la chambre de Rita, elle envoya valser les bas qui gisaient sur les draps tels des fantômes avachis avant de s'écrouler sur le lit défait. Attrapant le *Cosmopolitan* posé contre l'oreiller de sa mère, elle se mit à le feuilleter, un mannequin maigre et bronzé après l'autre,

à tel point qu'elle finit par se trouver tout à fait répugnante. Contrairement à ces filles, contrairement aux poupées de Rita, quand ses seins à elle avaient poussé, ils étaient arrivés striés de vergetures argentées et affublés de tétons qui durcissaient ou ramollissaient aussi inexplicablement que la lune était parfois ronde comme une pizza et d'autres fois aussi rabougrie qu'une rognure d'ongle, quand elle n'était pas tout bonnement absente du ciel de Rossi. Les pieds de Cerise avaient grandi, eux aussi; ils s'étaient étalés devant elle, longs et plats, et si elle avait conservé son épaisse chevelure blonde, de drôles de petits cheveux étaient apparus dans le V poisseux de ses aisselles et de son entrejambe.

C'était presque comme si elle n'avait jamais eu conscience de son corps avant que ses seins ne commencent à pousser. En primaire, il était discret, fiable comme une machine. Mais au collège, cette machine l'avait trahie; elle était devenue si grande, si massive et malodorante qu'on aurait dit que Cerise s'était transformée en une sorte d'animal. Elle n'avait rien de cette créature lisse que vendaient les photos des magazines féminins lus par sa mère. Puis elle fut, tout d'un coup, la plus imposante de tous les élèves du collège; les garçons minuscules et les filles pas formées qui l'avaient ignorée l'année précédente la regardaient bouche bée, sifflaient et chuchotaient sur son passage.

– Hé, le Pivot, tu me mets un panier avec tes ballons !  
lui criaient les garçons quand elle passait d'un pas pressé

dans un couloir, livres plaqués contre elle comme pour faire rentrer ses seins à l'intérieur de son corps.

Mais elle était trop maladroite et trop complexée pour jouer au basket, et plus tard, quand le mot « ballons » commença à faire moins mal, les garçons passèrent à « bouées », ou firent claquer l'élastique de son soutien-gorge en lui demandant la taille de ses bonnets.

– Hé, Miss Bouées, lui criaient-ils quand elle les ignorait. Qu'est-ce qui va pas ? T'as tes ragnagnas ?

– Je m'appelle Cerise, avait-elle rétorqué un jour, Rita lui ayant dit qu'il fallait leur tenir tête, et que personne ne ferait à sa place ce qu'elle était trop lâche pour entreprendre elle-même.

Mais Cerise l'avait dit avec si peu de conviction et d'une voix si aiguë sur la fin qu'elle avait fait de son prénom une question, si bien que ses protestations ne firent qu'alimenter les railleries.

– « Cerise ? » l'imitèrent-ils. « Je m'appelle Cerise ? »

Et quand elle finit par fondre en larmes, ils demandèrent :

– « Cerise ? »... est flagada ? « Cerise ? »... a ses ragnagnas ?

Dégoûtée d'elle-même, Cerise referma le magazine et se rendit à la cuisine. Ouvrant le réfrigérateur, elle resta plantée là, dans le courant d'air frais, à avaler une grosse gorgée de lait, ronger un pilon de poulet froid pioché dans la boîte du Kentucky Fried Chicken, puis tremper copieusement le doigt dans le pot de crème fouettée. Elle

jeta un œil à l'horloge au-dessus de la cuisinière, vit qu'il était bientôt l'heure de *Star Trek* et referma le réfrigérateur.

Mais un mot sur la table de la cuisine attira son attention : « CERISE – LINGE À PLIER ET À REPASSER ». Elle fixa son prénom jusqu'à ce que sa vue se brouille, effaçant presque les mots sur la feuille. Elle avait toujours détesté ce Cerise. C'était gênant et inhabituel, ça semblait davantage lié aux prétentions ou aux aspirations de Rita qu'à sa propre personne. Un jour, elle avait cherché dans un guide des prénoms et elle s'était trouvée, balayée en quatre mots : « terme français pour "*cherry*" ». La référence au fruit lui plaisait, mais le français lui était étranger, or ce qui était étranger était bizarre et elle était assez bizarre comme ça sans avoir à porter un prénom que les professeurs remplaçants, pour le plus grand plaisir du reste de la classe, prononçaient toujours de travers – *Chir-ize ? Si-rez ?*

Elle froissa le message en soupirant et le jeta à la poubelle, avant de s'activer. Elle alla chercher le fer et la table à repasser, le panier de linge et le spray d'amidon. De retour dans la cuisine, elle brancha le fer et attendit paresseusement qu'il chauffe. Quand l'air au-dessus de la semelle ondula sous l'effet de la chaleur, elle se lécha l'index et effleura le métal, sentant le grésillement de la salive qui s'évaporait sous son doigt. C'était satisfaisant, ce geste net et vif, mais c'était aussi étrangement excitant, de sentir le danger si proche.

« Cerise ! » cria-t-elle brusquement.

Sans broncher, elle plaqua son poignet contre le métal brûlant. La douleur fut vive. Elle laissa échapper un petit bruit, comme un gémissement poussé par quelqu'un d'autre. Des larmes jaillirent de ses yeux, mais elle se servit de son autre main pour maintenir son poignet contre le fer. *C'est moi*, se dit-elle, *c'est moi en train de brûler*, et l'espace d'un instant, elle en éprouva une sorte de triomphe qui éclipsa toute sa douleur. Quand elle ne put plus le supporter, elle retira son poignet, le porta d'abord à son nez pour le renifler, puis l'écarta pour mieux voir la bande à la fois cendrée, blanche et nette, pareille à un bracelet en travers de cette peau tendre qui pourrait accueillir un rasoir. C'était étrange, se dit-elle, fière de son courage, de sa capacité à se punir pour sa taille ingrate et son affreux prénom. Elle imagina Sam découvrant sa blessure, impressionné – peut-être même un peu intimidé – par ce qu'elle était capable de faire.

En regardant la brûlure sur la peau pâle à l'intérieur de son poignet, elle ne put s'empêcher de repenser au doigt de Sam dans le creux de sa paume. Mais curieusement, toute la honte et tout le trouble de ce moment s'étaient dissipés tel un trait de salive sur un fer chaud. Elle se sentait les idées claires, concentrée, plus proche du bonheur qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Alors qu'elle tendait la main vers le fer, un sentiment gonfla en elle qui cette fois ne pouvait être que de l'espoir.



QUAND LE BUS ARRIVA À SON ARRÊT, Anna avait l'esprit tellement à vif à force de tourner et de retourner dans sa tête ces mêmes tristes faits aboutissant tous à une seule conclusion, qu'elle avait presque tout à fait cessé de penser. Elle s'avança d'un pas mécanique dans l'allée centrale du véhicule, posa le pied sur le trottoir de la rue et s'arrêta là, dans l'air chargé de poussière et de vapeurs de diesel, aveuglée par la lumière abrasive, le temps de se ressaisir. Il y avait un gros attroupement sur le trottoir au bas de l'immeuble où elle voulait se rendre. Elle crut d'abord à un accident. Mais la foule avait un air trop résolu pour être simplement en train d'attendre une ambulance. Dans la seconde qui suivit, l'idée lui vint qu'elle s'était peut-être trompée d'adresse, ou d'heure pour son rendez-vous, mais tout en fouillant ses souvenirs, elle savait qu'elle n'avait pu faire d'erreur.

Elle avait apporté un livre, au cas où elle aurait à attendre ; alors elle le colla contre sa poitrine et pressa le pas. En approchant, elle commença à distinguer les individus qui composaient ce groupe, même si, à ses yeux, ils se ressemblaient tous – les femmes portaient des collants épais et des jupes qui leur couvraient les genoux, les hommes étaient coiffés en brosse et vêtus de blousons en polyester. Il y avait aussi plusieurs enfants au visage rougi, habillés de vieux vêtements propres. Elle se rendit compte avec inquiétude qu'ils la regardaient tous.

Ses pensées s'entrechoquèrent et son pas ralentit.

L'espace d'une seconde, elle se dit qu'il fallait peut-être tenter de leur parler. Mais avant d'avoir eu le temps de réfléchir à ce qu'elle pourrait bien leur dire, elle remarqua leur air soupçonneux, et son appréhension s'aiguisa, avant de se muer en peur. L'un des hommes brandissait une pancarte vers les voitures qui passaient dans la rue. Quand il la tourna vers elle et qu'elle put lire le mot en lettres écarlates, elle sursauta comme sous l'effet d'une gifle. L'envie de protester la prit telle une envie de vomir. Elle voulait tout à la fois faire volte-face, partir en courant, et s'arrêter pour leur cracher sa colère. Mais elle concentra toute son attention sur ses pas.

Quand elle comprit que, d'une manière ou d'une autre, elle allait devoir traverser le groupe pour atteindre l'immeuble où elle avait rendez-vous, elle sentit un nouveau trouble palpiter dans sa poitrine. Mais tandis qu'elle hésitait, la foule s'écarta à contrecœur, lui ouvrant un corridor. Ses épaules se crispèrent pour se préparer aux coups qu'elle allait probablement prendre si elle essayait d'arriver jusqu'à ces portes, tout au bout. Mais elle se força à avancer malgré cela, passant si près des corps des manifestants qu'elle sentit les odeurs piquantes d'après-rasage et l'âcreté du musc dégagé par le stress ; si près, qu'elle perçut le blâme dans leur respiration. Tandis que ses pieds la propulsaient vers l'avant, elle garda les yeux rivés au sol, braqués sur le bout de ses bottines, et sur les mauvaises herbes qui poussaient dans les crevasses du trottoir.

– J’élèverai ton bébé, lui dit un homme quand elle arriva à sa hauteur.

Sa voix était basse, pleine de sous-entendus. Jetant un regard oblique dans sa direction, elle vit son visage luisant et la façon dont son ventre déformait l’écossais de sa chemise sous son blouson ouvert, puis elle se détourna, dégoûtée à l’idée de lui donner quoi que ce soit qui vînt d’elle. L’entrée se profilait droit devant, une porte à double battant munie de poignées métalliques en forme de demi-lunes jumelles. Elle tendit le bras, nageuse épuisée cherchant un quai. Mais soudain, une enfant de dix à douze ans se jeta entre elle et cette porte.

– Mademoiselle ? dit-elle. Vous voulez bien lire ça ?

Elle tendit un prospectus à Anna, tout en tournant la tête vers l’arrière, l’air de s’adresser à quelqu’un d’autre. Anna le prit car cette fille semblait terriblement mal à l’aise – plus pitoyable qu’elle ne l’était elle-même. Puis, parce qu’elle voulait rassurer la gamine et prouver à la foule qui l’observait qu’elle n’était pas un monstre, elle esquissa un sourire.

Mais les muscles de son visage tremblèrent si violemment qu’on eût pu croire qu’elle avait oublié comment faire. Un son monta du fond de sa gorge, aussi incontrôlé qu’un amas de glaire dans un accès de toux, et l’enfant la dévisagea, l’air surprise. Leurs regards se croisèrent, figés. Les yeux bleus de la fille lui parurent étrangement familiers. L’espace d’une seconde, Anna eut la folle sensation de regarder dans un miroir, même

si elle avait quant à elle les yeux marron, et deux fois l'âge de cette gamine.

Quelque part dans la foule, une voix d'homme s'éleva : « Souviens-toi de Jésus ! » La peur envahit le regard de l'enfant, et Anna baissa les yeux vers le prospectus entre ses mains, une manière de les protéger toutes les deux. Mais la photo en couverture était si choquante que, avant d'avoir pu noter l'absence de contrastes, la mauvaise mise au point et la composition chargée, elle fut effarée par ce qu'elle représentait.

C'était la photo d'un nouveau-né, plus jeune encore que Dylan à Noël. Sauf qu'il n'était pas dans les bras de sa mère, mais étendu, sans vie, au sommet d'une poubelle pleine d'ordures. C'était aussi répugnant et fascinant que de la pornographie, de sorte que, un bref instant, Anna en oublia la foule. Une seconde plus tard, l'horreur de l'image la heurta en plein visage et elle jeta le prospectus par terre.

– C'est ton bébé, dit la voix d'homme alors qu'elle arrivait à la porte de la clinique. Ne jette pas ton bébé.

Elle pénétra dans la salle d'attente en tremblant. Ses jambes lui paraissaient poreuses, trop frêles pour supporter son propre poids. Elle se laissa tomber sur l'une des chaises en plastique disposées tout autour de la pièce, et l'espace d'une microseconde, affolée, elle se demanda si elle ne s'était pas fait dessus. L'idée la traversa qu'elle ferait mieux de repartir. Elle pouvait reprendre le bus, retourner sur le campus et reporter tout cela au